

PSYCHOHISTOIRE ET RELIGION: PERSPECTIVES, DÉFIS ET ENJEUX

Jean-Marc Charron¹

Lorsqu'en 1957, lors du congrès annuel de l'*American Historical Association*, William L. Langer, alors président, prononça son discours de clôture, il ébranla la communauté historienne en proposant un nouveau défi à la recherche historiographique. Renonçant au confort tranquille du crédo épistémologique établi en histoire, il suggérait à la prochaine génération d'historiens d'ouvrir de nouveaux chantiers par l'intégration des données et des modes d'investigation propres à la psychanalyse. Ce plaidoyer pour l'introduction des disciplines psychologiques en histoire faisait écho, en quelque sorte, aux propos de Lucien Febvre tenus quelques années plus tôt dans son ouvrage *Combats pour l'histoire*: «Si nous maintenons, toujours et avant tout, le contact avec les recherches des psychologues et les résultats par eux procurés; si nous prenons pour règle de ne jamais nous embarquer dans ces recherches de psychologie appliquée à l'histoire, ou l'histoire cherchant à reconstituer l'évolution des données psychologiques, sans d'abord nous initier au dernier état de la question (...) si nous prenons appui fortement, au départ, sur les derniers résultats acquis par le labeur critique et positif de nos voisins, les psychologues - alors nous pourrons, je crois, entreprendre une série de travaux qui, tous, nous font défaut: et tant qu'ils nous

¹ Jean-Marc Charron est professeur de théologie à l'Université de Montréal.

feront défaut, *il n'y aura pas d'histoire possible*»². En 1959, le psychanalyste américain, Erik H. Erikson, publiait son ouvrage sur Luther ayant pour sous-titre *a Study in Psychoanalysis and History*, ouvrage qui donna une impulsion déterminante à la systématisation de l'usage de la psychanalyse en histoire³. Depuis lors, ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la psychohistoire est devenue un chapitre controversé mais non négligeable de l'historiographie contemporaine. Elle apparaît comme une contribution originale et spécifique au courant de la «nouvelle histoire» et de l'histoire des mentalités. Cette discipline compte actuellement deux revues scientifiques (*The Journal of Psychohistory* et *Psychohistory Review*), une association internationale (*International Psychohistorical Association*), plusieurs publications et quelques programmes dans différentes universités américaines ayant pour objectif la formation de psychohistoriens. Soulignons que cette discipline s'est essentiellement développée aux États-Unis où elle a connu un essor remarquable ces vingt dernières années.

Formellement, la psychohistoire se définit comme «la science de la motivation en Histoire»⁴ et se caractérise par «l'utilisation d'une psychologie systématique, en l'occurrence la psychanalyse, dans le cadre de l'investigation historique»⁵. En pratique, l'horizon est plus vaste et complexe à cause, entre autres, de la multiplicité des champs disciplinaires d'où proviennent les psychohistoriens (histoire, psychanalyse, anthropologie, littérature, théologie, etc.), de la variété des objets

² Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, p. 235.

³ Erik H. Erikson, *Young Man Luther. A Study in Psychoanalysis and History*, New-York, Norton Co., 1959 (tr. française, *Luther avant Luther. Psychanalyse et histoire*, Paris, Flammarion, 1968).

⁴ LLoyd de Mause, *Les fondations de la psychohistoire*, Paris, PUF, 1986, p. 29.

⁵ Saul Friedländer, *Histoire et psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

de recherche et des divers cadres théoriques mis en oeuvre dans la conduite des enquêtes. Par ailleurs, il faut reconnaître, à la suite de S. Friedländer, que c'est dans le champ des études biographiques que la psychohistoire a marqué ses meilleurs coups - pensons simplement à la multitude d'études sur Hitler, pour ne prendre que cet exemple - et que c'est à la psychanalyse et, plus spécifiquement à la psychanalyse du Moi issue des travaux de Heinz Hartmann et Anna Freud, que l'on se réfère le plus fréquemment. A ce sujet, Friedländer énonce quelques critères sélectifs qui justifient le choix préférentiel de la psychanalyse pour la conduite de l'étude historique⁶. Premièrement, la théorie doit être compatible avec les modalités de base de la démarche historique et s'accorder au projet de cette discipline. Plusieurs auteurs ont souligné cette parenté quasi-naturelle entre la psychanalyse et l'histoire, rappelant leur perspective génétique et archéologique commune et le fait que, l'une et l'autre, se présentent comme une connaissance par décryptage des traces⁷. Deuxièmement, la théorie doit pouvoir s'appliquer à des problèmes suffisamment complexes de la personnalité et du comportement pour permettre l'analyse de problèmes psychologiques majeurs que rencontre l'historien. Enfin, troisièmement, elle doit former un ensemble théorique et pratique suffisamment homogène et structuré de manière à être

⁶ *Ibid.*, p. 23.

⁷ Cf. Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Gallimard (Coll. Folio-Essais, N° 59), 1987. En particulier le ch. «Psychanalyse et histoire», pp. 97-117; Samuel Novey, *The Second Look. The Reconstruction of Personal History in Psychiatry and Psychoanalysis*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1968; Jacques Szaluta, *La psychohistoire*, Paris, PUF, 1987. A ce propos, Paul Veyne affirme que, par essence, «l'histoire est connaissance par documents (...) en aucun cas, ce que les historiens appellent un événement n'est saisi directement et entièrement; il l'est toujours incomplètement et latéralement, à travers des documents et des témoignages, disons à travers des *tekmeria*, des traces.» Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 14.

opérationnelle. Sur ce terrain, peu de disciplines psychologiques, outre la psychanalyse et ses dérivés, offrent des possibilités concrètes d'utilisation en histoire.

Le débat méthodologique

Malgré son développement et l'originalité de sa contribution à l'historiographie, la psychohistoire ne fait pas l'unanimité chez les historiens. Au cours des années, partisans et opposants se sont affrontés dans des débats souvent orageux caractérisés par l'inflation argumentative de part et d'autre des barricades épistémologiques. Un examen attentif de ces oppositions majeures nous permettra d'identifier quelques-uns des enjeux majeurs qui entourent la psychohistoire.

Dans le camp des opposants, l'historien Jacques Barzun apparaît comme le critique le plus radical, non seulement de la psychohistoire, mais des approches plus analytiques en histoire⁸. Son opposition repose sur les arguments suivants. Barzun reproche tout d'abord à la psychohistoire l'usage d'un langage spécialisé et technique qui déborde les frontières du travail historique, lequel devrait se limiter à la saisie et à la narration des faits dans un langage accessible à l'ensemble des historiens. Sa perspective est donc essentiellement narrative et événementielle. De plus, Barzun s'interroge sur l'usage de la psychanalyse ou de tout autre discipline psychologique rappelant qu'il existe, en ce domaine, plusieurs théories, à son avis contradictoires, caractérisées par l'imprécision de leur vocabulaire et la fragilité de leurs hypothèses et de leurs résultats. Il serait alors impossible, selon lui, de s'entendre sur des standards méthodologiques exportables dans différents domaines de la recherche historique et utilisables par différents chercheurs. Par ailleurs, Barzun se montre particulièrement critique quant à l'herméneutique psychohistorique. De son point de vue, la psychohistoire présenterait comme conclusions ce qui ne serait que des interprétations approximatives construites sur la

⁸ Jacques Barzun, *Clio and the Doctors: Psycho-History. Quanto-History and History*, Chicago, University of Chicago Press, 1974.

base de suppositions non fondées. Pour Barzun, l'historien devrait montrer une prédilection pour les faits et la vérité, être ouvert au monde et indépendant d'esprit et être capable d'évaluer les faits avec sagacité ce qui, de toute évidence selon lui, ne serait pas le cas de la psychohistoire⁹.

Dans le même ordre d'idée, Gertrude Himmerlfard dénonce le fait que l'historiographie contemporaine délaisse une approche narrative, caractéristique selon elle du travail historique, pour adopter un point de vue de plus en plus analytique centré sur la question du «pourquoi?» de préférence à celle du «quoi?» et du «comment?»¹⁰. La psychohistoire serait victime de son allégeance inconditionnelle à une théorie de la personnalité - la psychanalyse - qui impose à la compréhension des événements du passé des concepts élaborés aujourd'hui pour faire face à des défis contemporains. Il y aurait, à son avis, exportation abusive d'interprétations du comportement humain incompatibles avec la réalité du passé.

Au-delà de l'inflation verbale qui caractérise l'argumentation des critiques à l'endroit de la psychohistoire, ces historiens attirent l'attention sur des aspects importants de l'enquête historique. Le rôle prépondérant accordé à l'inventaire et à la reconstitution des faits nous rappelle l'importance de l'observation non seulement en histoire mais dans toute démarche de compréhension qui se veut rigoureuse et systématique. Sur ce terrain, la psychanalyse ne fait pas exception et S. Freud lui-même - formé à l'école des sciences de la nature - insistait sur l'impératif de l'écoute dans la conduite de l'analyse. On peut certes lui reprocher d'avoir négligé cet impératif lorsqu'il s'aventura dans le champ de l'interprétation

⁹ *Ibid.*, p. 114.

¹⁰ Gertrude Himmerlfard, «The New History», dans *Commentary*, N° 59 (Janvier 1975), pp. 72-73.

des faits culturels et, en particulier, religieux¹¹. A cet effet, on se demande si les essais historiques de Freud et de ses premiers disciples ne portent pas encore ombrage, chez les historiens, à la psychanalyse elle-même et aux possibilités qu'elle offre quant à la compréhension des événements du passé. Chose certaine, sur ce terrain, histoire et psychanalyse portent une préoccupation commune, interface méthodologique ouvrant la possibilité d'un transfert disciplinaire.

L'argument de l'exportation culturelle, souligné entre autres par Gertrude Himmerlfarb, est en effet problématique. Il pose le problème de l'universalité de la théorie psychanalytique ou, à l'inverse, de la contingence historique des schémas interprétatifs qu'elle propose (e.g. le complexe d'Oedipe). Cette critique ouvre un chapitre complexe qui déborde le seul aspect de l'usage de la psychanalyse en histoire et nous oblige à opérer des distinctions entre les aspects énergétiques (la théorie des pulsions), dynamiques (la théorie de la sexualité) et structuraux (les instances psychiques) de la psychanalyse freudienne. Sur ce terrain, la psychanalyse ne se présente pas comme une doctrine monolithique invariable. Les remises en cause actuelles de la théorie des pulsions, à titre d'exemple, illustrent bien comment l'on peut à la fois se réclamer de la perspective psychanalytique et de son processus d'investigation sans pour autant adhérer à l'ensemble de ses élaborations théoriques¹². La sensibilité culturaliste nous oblige à une précaution supplémentaire quant à l'usage des interprétations psychanalytiques - ce qui diffère de son mode d'investigation; elle peut, par ailleurs, contribuer à

¹¹ Cf. les critiques de Marie Balmary, *Le sacrifice interdit. Freud et la religion*, Paris, Grasset, 1986.

¹² Cf. Alice Miller, *L'enfant sous terre. L'ignorance de l'adulte et son prix*, Paris, Aubier, 1986; Jeffrey Moussaieff Masson, *Le réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*, Paris, Aubier, 1984.

l'enrichissement tant de l'histoire que de la psychanalyse par l'ajout de matériel nouveau et comparatif¹³.

Plus globalement, il me semble que les opposants à la psychohistoire font preuve de naïveté herméneutique lorsqu'ils reprochent à celle-ci son point de vue analytique et interprétatif, suggérant alors que l'histoire ne serait que narration factuelle des événements. L'historiographie se donne, certes, comme principe premier de laisser parler ses sources sans leur poser, *a priori*, une théorie préfabriquée. Nous savons pourtant que l'historien n'est jamais neutre; il porte avec lui son monde, ses sensibilités, ses grilles d'analyse, dont il peut suspendre temporairement l'usage pour se mettre à l'écoute de ses documents. Cette *époque* n'est, par contre, jamais totale et, dans les faits, la recherche historique se présente plutôt comme un mouvement de va-et-vient entre l'objet de l'analyse et l'univers théorique et pratique du producteur de sens¹⁴. Ce procédé n'est pas étranger à la psychanalyse qui se définit essentiellement comme un mode d'écoute et de lecture. Ouverture à ce qui se dit dans le discours, ce mode de lecture demeure aussi orienté en fonction de certains repères langagiers que la théorie, la culture et l'expérience psychanalytique nous apprennent à reconnaître comme indices d'une organisation singulière du désir: lapsus, actes manqués, rituels, thèmes récurrents ou incongrus, archétypes, silences, etc.

Cette naïveté herméneutique n'est pas le privilège des critiques de la psychohistoire. Ses plus ardents défenseurs se sont quelques fois engagés dans des débats épistémologiques hérités du XIX^e siècle et caractérisés par une volonté d'introduire, dans le champ des sciences humaines, des critères

¹³ Cf. Lloyd de Mause, *op. cit.* et en particulier le ch. «L'évolution de l'enfance», pp. 37-111.

¹⁴ Sur les enracinements idéologiques, anthropologiques et institutionnels de l'historien et leurs incidences dans le choix de ses questions comme dans la conduite de son enquête voir Michel de Certeau, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, Tome I. En particulier le chap. «L'opération historique», pp. 3-41; Paul Veyne, *op. cit.*, p. 13 et *sq.*

méthodologiques importés des sciences de la nature. En introduction à son ouvrage sur la psychohistoire, LLOYD de MAUSE, dans une formule enflammée qui le caractérise, affirme: «La psychohistoire est la science de la motivation en Histoire, ni plus ni moins. J'espère que ce livre fournira les fondements théoriques pour la nouvelle science de la psychohistoire. On a peine à admettre que la psychohistoire est la seule science sociale fondée au XX^e siècle...»¹⁵. Enthousiasme digne des débats polarisés mais qui, de notre point de vue, engage le débat sur une voie sans issue.

La psychohistoire est une entreprise de compréhension du passé sur la base d'une sensibilité contemporaine à savoir l'intérêt pour l'univers affectif, la vie émotionnelle, l'élaboration de la personnalité, le fonctionnement de groupe, la marginalité sexuelle, etc. A cet égard, elle est de son temps, de notre temps. H.-G. GADAMER suggérait que quiconque veut comprendre doit poser des questions, qu'il n'y a pas de méthode pour apprendre à questionner et que ces questions, tout autant que les voies de réponse qu'elles ouvrent, appartiennent au monde de celui qui les assume: on comprend dans et pour son monde¹⁶. Notre monde est traversé par la préoccupation «psy» et on comprend, dès lors, combien pertinente peut être l'interrogation quant aux profils psychologiques des générations passées.

La psychohistoire religieuse

Dans le domaine des études de la religion, la psychohistoire en est encore à ses balbutiements et s'offre comme une aire en friche. C'est encore à Erikson que nous devons les premiers essais contemporains en ce domaine avec son ouvrage sur

¹⁵ LLOYD de MAUSE, *op. cit.*, p. 29.

¹⁶ Hans-Georg GADAMER, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1976, p. 208 et sq.

Luther, déjà cité, et celui sur Gandhi¹⁷ publié quelques années plus tard. Etudes de psychanalyste plus que d'historien, ces travaux ont balisé le chemin quant à l'investigation clinique du discours et de l'expérience religieuse du passé. Les deux ouvrages de Jean-François Six sur Thérèse de Lisieux¹⁸ se présentent aussi comme des essais de psychobiographie religieuse quoique, dans ce cas-ci, les concepts théoriques et la procédure analytique ne sont pas toujours bien explicités. L'introduction de ces deux ouvrages illustrent bien, par ailleurs, le type de résistances que rencontre l'usage de la psychanalyse dans l'étude des personnages religieux de notre histoire, à plus forte raison lorsque ceux-ci sont investis d'un potentiel idéationnel propre aux figures de sainteté. Jusqu'à présent, en fait, la plupart des recherches conduites en ce domaine ont porté sur l'étude de personnages¹⁹ plus que sur des événements collectifs.

Nos propres travaux nous ont aussi conduit dans le champ de la psychobiographie à travers l'étude de l'identité de François d'Assise²⁰ et, actuellement, celle de Bernard de Clairvaux. Notre recherche est traversée par la question de l'identité chrétienne, de son élaboration et de son énonciation. Plus spécifiquement,

-
- 17** Erik H. Erikson, *La vérité de Gandhi. Les origines de la non-violence*, Paris, Flammarion, 1974.
- 18** Jean-François Six, *La véritable enfance de Thérèse de Lisieux. Névrose et sainteté*, Paris, Seuil 1972; *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Paris, Seuil, 1973.
- 19** Cf. Louis Beirnaert, *Aux frontières de l'acte analytique. La Bible, saint Ignace, Freud et Lacan*, Paris, Seuil, 1987; Jean Leclercq, *Nouveau visage de Bernard de Clairvaux. Approches psycho-historiques*, Paris, Cerf, 1976.
- 20** Jean-Marc Charron, *La quête de l'identité chez François d'Assise. Contribution psychohistorique à une théologie de l'identité chrétienne*, Thèse présentée comme exigence partielle en vue de l'obtention du doctorat en théologie, Faculté de théologie, Université de Montréal, 1987, 450 p., à paraître à l'automne 1990.

nous nous interrogeons sur les rapports existant entre la configuration du désir et la référence aux médiations de la tradition chrétienne dans l'élaboration d'une identité singulière.

Dans le cas de François d'Assise, notre attention s'est portée sur le caractère quasi obsessionnel de l'identification à Jésus-souffrant qui traverse l'itinéraire du personnage. L'enquête s'est alors portée sur l'inventaire puis l'analyse systématique des figures d'identification typiques de l'énonciation de l'identité chez François. Travaillant prioritairement sur les écrits qui lui sont attribués, nous avons utilisé les sources hagiographiques comme matériel secondaire de vérification des éléments recueillis dans l'analyse des écrits. Cette lecture thématique aura permis de mettre à jour la présence de trois figures d'identification prédominantes qui, de notre point de vue, s'interpellent et se répondent: celle de Jésus, celle du petit (*minor*) et celle de la mère. La relecture psychanalytique de ce matériel laisse entrevoir les caractéristiques d'un profil narcissique (grandiosité, idéalisation, relation fusionnelle), caractéristique de la personnalité de François, dont le rapport au féminin s'offre comme un indice majeur. L'identification à Jésus apparaît alors comme la voie de passage d'une dynamique fusionnelle et symbiotique à la différenciation et à l'altérité dont le pauvre fait figure d'incarnation-type.

Au-delà de cette étude particulière et des interprétations que nous avons proposées de l'itinéraire de François, notre filiation avec les perspectives psychohistoriques nous aura permis de redécouvrir un matériel riche d'information quant à l'étude des identités et des mentalités religieuses, soit l'ensemble des textes hagiographiques qui traversent l'histoire chrétienne. Les lois de l'hagiographie - tout comme celles de la littérature biblique - correspondent à un objectif précis: celui de l'exaltation de la *gesta Dei* où les déterminismes historiques (la contingence) tendent à être occultés au profit de l'intervention divine (la transcendance). Pour une part importante, cette littérature se présente comme la narration de la grandeur de Dieu et des bienfaits de sa grâce. A titre d'exemple, le saint doit toujours

nous être présenté comme un grand pécheur - dont on se garde bien, par contre, d'expliciter la nature de la faute - qui, sous les poussées de l'intervention divine, devient ensuite un modèle, plus ou moins absolu, de vertus. La principale conséquence d'un tel type d'écriture axé sur la dynamique du «tout ou rien» et le clivage entre «le bien et le mal», le «bon et le méchant», est de cantonner le saint dans la catégorie des «super-héros» de la foi qui n'ont plus rien de commun avec les «simples mortels» aux prises avec l'ambiguïté et l'ambivalence du désir inscrit dans la contingence d'une histoire concrète. Au plan psychologique, la littérature hagiographique renvoie Dieu, Jésus et l'aventure religieuse au rang des structures idéationnelles où ils alimentent davantage les impératifs surmoïques que les pierres d'attente d'un Moi plus autonome. Le défi psychohistorique consiste à retracer, dans l'ensemble des sources disponibles, l'histoire d'un sujet singulier inscrit dans un monde tout aussi singulier et dans la dynamique d'un désir déterminé et polyvalent.

De plus, notre étude sur François d'Assise nous aura mis en contact avec une thématique peu connue mais qui traverse la spiritualité médiévale: celle du féminin et de la maternité comme vecteur de l'identité religieuse tout autant que de l'identité de Dieu et de Jésus²¹. Nos prochains travaux sur Bernard de Clairvaux se proposent de poursuivre, sur une base psychohistorique, l'investigation de ce thème.

En conclusion

La psychohistoire n'est pas une autre discipline qui s'ajouterait à l'histoire. Elle est l'histoire conduite avec les interrogations de notre temps et les modes d'investigation propres à ceux et celles qui assument, dans le lieu qui est le leur, les questionnements psychanalytiques. Vouloir lui refuser une place dans l'espace ouvert du savoir, c'est se fermer aux

²¹ Cf. Caroline Walker-Bynum, *Jesus as Mother. Studies in the Spirituality of the High Middle Ages*, Berkeley, University of California Press, 1982.

sensibilités de notre époque et aux requêtes de notre temps qui a un urgent besoin de se réconcilier avec ses racines sur des bases renouvelées capables de répondre à la question de notre identité. Dans le domaine religieux, elle nous permet d'explorer, avec plus d'acuité, les rapports entre le désir et la quête de Dieu et de suggérer, quelque peu, les parentés spirituelles qui nous lient aux générations précédentes.